

Une histoire parmi d'autres...

DANS LE GANGE

.....

Une brève rencontre avec Reza, venu en Belgique avec son violon pour vivre en démocratie.

.....

Novembre 2004, université libre de Bruxelles. Une salle bondée, deux cents personnes à vue d'œil. Des couvertures au sol, partout. A l'entrée, des dizaines de godasses blotties les unes contre les autres. Plus loin, des enfants qui jouent, des femmes gracieuses, des vieux, des jeunes ; des yeux farouches, des joues roses, des sourires doux... Certains hommes sont couchés : grève de la faim, simple épuisement... Ambiance calme sur fond électrique ; on attend Maître Bauthier qui va expliquer la position de Monsieur Dewaele, ministre de l'Intérieur.

Je cherche Reza, avec qui j'ai pris rendez-vous. Je ne l'ai jamais vu : j'ai répondu à un appel du comité de soutien aux Iraniens qui cherchait des Belges pour parrainer les demandeurs d'asile. Il s'agit d'être un point de contact, d'apporter une aide dans les démarches, de suivre le fil...

Un jeune homme me fait un grand signe de loin : il a reconnu l'écharpe bleue annoncée par téléphone. Je le rejoins dans un coin de la salle, avec un petit groupe de jeunes, beaux, vigoureux, souriants – pas vraiment le profil des vieux militants. Du thé, des galettes, une place sur la couverture, un coussin... on se présente, et les histoires défilent : rafles de la police, histoires d'amour illégales ; arrestation dans la rue pour port de violon prohibé... La peur, la fuite, le voyage à travers la Turquie, à pied, ou dans des véhicules improbables, sans toujours très bien savoir où l'on est, quelle sera la prochaine étape, si le passeur est fiable. L'arrivée en Démocratie - le soulagement, la joie – puis l'attente. L'incompréhension, la déception. L'attente. L'université libre de Bruxelles, l'espoir, la solidarité... L'attente...

Par la suite on s'est revus quelques fois, avec plaisir. Reza n'avait pas vraiment besoin d'aide, ça allait, l'avocat suivait bien son dossier... Il m'a appelée quand les Iraniens ont été expulsés

de l'université libre de Bruxelles par la police. Sous le choc : 5h du matin, en décembre, réveil brutal frappé de projecteurs blafards ; des casques, les enfants crient, les femmes pleurent, on n'a pas compris pourquoi, il faisait noir, il faisait glauque... Je dois retourner au Petit Château. Mais je ne sais pas, je ne peux plus, déjà neuf mois là-bas, c'est l'enfer. La mort lente. Il n'y a rien à faire, les heures passent, il n'y a pas de début, pas de fin, on ne sait pas quel jour on est, pourquoi on est là, jusqu'à quand... Ma chambre ? C'est un box dans une grande salle, des rideaux sur le côté, juste la place pour un lit et un lavabo. Pas de porte, pas d'intimité, pas de place. Jouer du violon, c'est la seule chose... Mais c'est difficile. La musique demande du silence, de la paix... de la beauté, du temps vivant, du temps qui bouge... Mais il y a quelque chose d'immobile dans ma tête, mes pensées tournent, ce ne sont pas vraiment des pensées, je ne sais plus vraiment penser. Ça va par-ci, ça va par-là, je ne sais plus bien mettre les choses ensemble, pas de début, pas de fin...

Je croyais qu'on allait nous entendre, ici, à l'université libre. Je ne comprends pas. L'Europe, c'est la démocratie, la liberté. Tous les Européens sont contre les mollahs, les intégristes. Je suis venu ici pour vivre en démocratie. On étouffe en Iran, je veux vivre, faire de la musique, ne pas avoir peur... ils ont cassé mon violon, à la police. Mon violon, tu comprends ?

Je demande l'asile politique, oui... Non, je ne suis pas un activiste : j'avais des amis militants, ils ont été arrêtés, ils ont disparu ; la police savait que je les connaissais... Même mon père m'a dit de partir... On a mis trois mois, à pieds, un petit groupe, avec un passeur. C'était dur, mais ça va. Le plus dur, c'est que je croyais qu'on m'accueillerait sans hésiter. En Belgique, c'est un pays laïque, ils ne peuvent pas nous renvoyer dans une dictature religieuse ? ! Je veux vivre ici, je suis jeune, je peux travailler, j'ai de la force, j'ai des idées... On ne peut plus rester à l'université libre de Bruxelles, qu'est-ce qui va se passer ? Personne n'a été accepté, à l'Office des étrangers. Je ne veux plus retourner au Petit Château, je meurs là-bas, c'est l'enfer... Ne t'occupe plus de moi, je vais disparaître, j'y arriverai, autrement, je ne sais pas...

Marianne Prévost, sociologue à la Fédération des maisons médicales.

Mots clés : asile, grève de la faim

Je ne l'ai plus vu pendant deux ou trois semaines. Jusqu'à la grève de la faim à l'église des Minimes : j'entends dire qu'il y est, j'y vais. Je le retrouve couché parmi les autres, une dizaine. Et quelques Belges solidaires, des étudiants du Comité de soutien, une madame-tout-le-monde qui semble avoir élu domicile ici, d'autres Iraniens, qui passent régulièrement. Pas beaucoup de monde au total, et rien à voir avec l'ambiance de l'université libre de Bruxelles : j'entre dans un navire en perdition.

Reza a perdu ses fossettes : creusé, les yeux fiévreux, il semble encore plus jeune, un enfant. Grand sourire en me voyant : Ne t'en fais pas, ça va, il ne faut pas t'inquiéter pour moi.

Je vais régulièrement à l'église des Minimes. Ils sont de plus en plus faibles, de plus en plus couchés – sur le mur, à la tête de chaque couche, un carton avec leur n° de dossier médical, « comme au Petit Château, là aussi on est des numéros ». Les médecins passent tous les jours, et quelques femmes iraniennes, une épouse, une amie... Je n'arrive pas à comprendre si elles approuvent cette grève, qui me semble inutile, perdue d'avance. Il n'y a pas de mot d'ordre clair, chacun a un objectif différent. Reza veut continuer jusqu'à ce que le Haut commissariat

aux réfugiés condamne la Belgique et l'oblige à accueillir les Iraniens – une délégation est partie à Genève, semble-t-il. « Mais Reza, cela peut durer des mois – une grève de la faim, après trois semaines, c'est très dangereux. » « Des mois, je ne crois pas, ils vont arriver à Genève, le Haut commissariat aux réfugiés sera avec nous, la Belgique va nous accepter, on ne va pas nous laisser mourir ». Il ne peut pas comprendre que les choses sont plus compliquées – vingt ans, un sourire d'enfant, des images et des rêves plein la tête, la certitude que le juste triomphe toujours dans une démocratie...

J'ai croisé quelques médecins, je les ai admirés, j'ai entendu leurs doutes, leurs difficultés d'assister impuissants à cette dégringolade désespérée d'hommes jeunes, à bout, têtus. Je me suis étonnée qu'ils ne tentent pas de les dissuader de se mettre ainsi en danger. Pour rien... Mais certains m'ont expliqué qu'ils devaient avant tout respecter le choix de ces hommes, tout en veillant à les garder en vie, le mieux possible. L'essentiel était de garder leur confiance, pour qu'ils acceptent l'accompagnement médical ; donner un avis sur l'opportunité de la grève de la faim, mettre leur choix en question, cela risquerait de rompre les liens fragiles, vitaux, qui s'étaient élaborés...

Cela me paraissait une position très juste, et difficile à tenir pour ces médecins. Peut-être encore plus ici qu'à l'université libre de Bruxelles ? Maintenant, cette grève de la faim était un peu dénuée de sens, les médias n'en parlaient pas, les politiques se taisaient, la démarche semblait suicidaire plus que politique... Et une certaine confusion régnait. Tous les soirs, arrivait un groupe d'Iraniens qui semblaient encourager le mouvement : ils discutaient longuement avec les grévistes, en farsi – impossible de savoir ce qu'ils disaient, je ne l'ai jamais su malgré mes questions. « Des extrémistes manipulant les grévistes, prêts à en faire des martyrs pour la cause », pensait le comité de soutien, qui était là mais n'approuvait pas la grève. Sont aussi venus, d'Allemagne, des journalistes Iraniens qui ont interviewé et photographié les grévistes. Puis des gens de la Coordination et initiatives pour réfugiés et étrangers (CIRE), indiquant une démarche à suivre vis-à-vis du Haut commissariat aux



réfugiés, si je me souviens bien, donnant des formulaires à remplir - vite mis à la poubelle : inutile, dangereux... Un jour, Reza m'a dit que les médecins étaient de mèche avec la police – les numéros des dossiers, pour faciliter le repérage... Je pense qu'il n'y croyait pas vraiment, ou seulement par moments, sur les vagues d'une pensée qui se diluait dans la souffrance, au fil d'une attente obsédée par la faim dans une pièce sans fenêtre, au creux de ces longs jours sombres sans temporalité...

Le comité de soutien a voulu organiser une réunion pour dire clairement qu'il refusait de soutenir cette grève de la faim, que ce n'était plus une démarche adéquate, qu'il fallait poursuivre la lutte autrement. J'ai proposé de faire venir un médecin qui travaillait en maison médicale, avait déjà suivi des grèves de la faim mais pas celle-ci. Il me semblait utile de préciser les risques qu'ils prenaient et qu'en tous cas Reza ne connaissait pas vraiment, d'une position à la fois à la fois médicale et politique, impossible à tenir pour les médecins qui suivaient au jour le jour les grévistes de la faim. On s'est mis d'accord, le comité de soutien a organisé une réunion, le médecin est venu, avec l'aval d'un Iranien non-gréviste qui pouvait traduire. Le médecin a exprimé son soutien à la cause des Iraniens, a expliqué qu'une grève de la faim pouvait être un bon moyen dans certains contextes, et pourquoi en l'occurrence cette démarche ne lui semblait pas utile. Il a expliqué avec beaucoup de précisions les dommages encourus, à partir de quel moment telle ou telle dégradation physique pouvait avoir des effets irréversibles. Je ne sais pas quel effet cela a eu, des regards sombres et plutôt silencieux l'écoutaient attentivement sans beaucoup réagir...

J'ai essayé de comprendre l'ensemble de ce qui se passait, j'aurais voulu faire comprendre... Ca me dépassait, je n'avais pas le temps, et aucun statut crédible dans cette affaire. Alors je suis restée à la place d'une personne qui rencontre une autre personne, hors cadre, sans fonction. Celle d'un adulte qui dit « tu as l'âge de mon fils, tu te trompes, ce n'est pas comme ça qu'il faut lutter, je suis avec ton désir de vivre et pas avec cette mort qui s'approche de toi, ne te crois pas plus fort qu'elle, la vie est fragile même quand on a vingt ans ». Je bavardais un

peu avec les autres aussi, par bribes, plusieurs ne savaient que quelques mots d'anglais ou de français. J'apportais de l'eau de XXX, ça leur faisait plaisir qu'il y ait des Belges près d'eux, ils nous souriaient, ils nous trouvaient gentils, humains – Reza avait parfois un petit regard attendri, celui d'un jeune homme à qui sa mère dit « Mets ton écharpe, il fait froid dehors. ».

Il parlait de l'Iran, de la musique, de sa famille, de ses projets ; de Persépolis, de la culture iranienne, de la révolution, de Khomeiny, de la police... De la grève de la faim : il irait jusqu'au bout, même s'il fallait mourir. Il comprenait ma position, « mais j'avais tort ».

Ca me faisait réfléchir aux gens de vingt ans, au rôle des adultes, aux risques qu'il faut accepter de leur laisser prendre. A ce que cela veut dire, faire un tel choix, pour un garçon de vingt ans, qui a tout quitté sans l'avoir vraiment voulu, qui a peur de perdre son âme, qui ne comprend pas la langue d'un pays, ses codes, le scénario dans lequel il se débat ; qui se retrouve chassé d'une université laïque, réfugié dans une église catholique... A ce que cela veut dire, un tel choix pour un garçon de vingt ans, dans un pays étranger, où les gens se parlent autrement, font des gestes incompréhensibles, ne savent rien de Zoroastre, de Chiraz, et où les filles font rêver...

Qu'est-ce que ça fait, d'être avant tout, pour les gens de ce pays, un demandeur d'asile – un tricheur, peut-être ? Que serait mon fils s'il se retrouvait ainsi, sans plus aucun témoin de son histoire personnelle, sans plus aucune oreille simplement amie ouverte à ses rêves, à ses doutes, à ses blagues ? Que serais-je moi-même dans une telle situation, quel choix libre pourrais-je faire ? Qui serais-je ?

Tout cela me bouleversait. J'en parlais autour de moi, avec mes amis – mais c'était difficile : au-delà de la compréhension humaine, de l'aspect émotionnel, je sentais une hésitation – c'est terrible, mais, ... Est-ce qu'ils ont tous vraiment des motifs politiques ? Il y en a qui trichent quand même, ... Je n'aime pas, mais il faut bien contrôler, sinon tu imagines ? Oui, ça doit être dur... Et les centres fermés, les enfants, tout ça... Mais au fond... on ne sait pas très bien...

Que dire face aux images de l'Europe assiégée, de toute la misère du monde qu'on ne peut pas accueillir ? Difficile : difficile d'analyser, de faire la part entre les discours démagogiques et la réalité, d'expliquer, de se débrouiller soi-même dans la complexité des choses. Tenir une position 'simplement' humaniste, n'était-ce pas un peu limité... facile... ?

Un jour, le médecin en tournée a estimé que trois personnes devaient être hospitalisées : refus catégorique. Palabres entre le médecin et les grévistes, entre ceux-ci et les visiteurs militants, entre les grévistes et les étudiants du comité de soutien... palabres dans tous les sens. Je suis arrivée au moment où le médecin devait partir ; il avait indiqué comment appeler l'hôpital s'ils changeaient d'avis - on ne pouvait pas les obliger. Des Iraniens m'ont amenée près de Reza, et j'ai eu peur : j'avais l'impression qu'il allait vraiment très mal. Le regard fixe, égaré. Depuis quelques jours, d'ailleurs, j'avais l'impression qu'il divaguait un peu, ses yeux erraient dans le silence, il me semblait déjà, loin... Il était comme deux autres à côté, crispés autour de leur ventre. J'ai essayé de les convaincre d'aller à l'hôpital. Reza préférait mourir. Mouloud avait déclaré aux journalistes iraniens qu'il irait jusqu'au bout : il ne pouvait pas revenir en arrière : une question d'honneur... Farid ne disait rien, n'écoutait rien. Au bout d'un temps j'ai paniqué, j'ai appelé le médecin qui était venu à la réunion organisée avec le comité de soutien. Il a confirmé la nécessité d'une hospitalisation, et quand il a examiné Reza, celui-ci a été pris de convulsions, j'ai vu dans ses yeux une souffrance terrifiée, elle m'a traversé les tripes. Finalement ils ont accepté l'hospitalisation.

A l'hôpital, le médecin qui s'est occupé d'eux était iranien, ça tombait bien. Mouloud lui a demandé un certificat attestant qu'il avait fait la grève de la faim jusqu'à mettre sa vie en danger : son honneur était sauf, et c'était aussi une pièce utile pour son dossier de demande d'asile.

Reza est resté hospitalisé trois jours. Il a vite été mieux, et j'ai senti qu'il rentrait dans la vie, qu'il ne continuerait pas la grève de la faim. Il est retourné au Petit Château, espérant que sa

situation pourrait se régler, un jour... Il y a eu encore de l'attente, des interviews, longues et difficiles quand on ne sait plus bien mettre les choses en place, quand on a perdu la notion du temps, quand on a l'impression que l'enquête est à charge...

Mais finalement, il a été accepté. Lui, mais pas d'autres, pourquoi ? Mystère... Il a reçu une allocation du CPAS, il a trouvé un petit studio et a repris les cours de français. Je ne l'ai plus beaucoup vu. Je lui ai téléphoné un an après : il était en train de jouer au foot avec des copains au Parc du Cinquantenaire, il allait bien, parlait beaucoup mieux le français, il semblait essoufflé et tout content. Il s'est fait des amis belges, et va s'inscrire à l'université, enfin il espère.

J'ai rencontré des jeunes en Iran cet été. Beaucoup veulent partir, fuir un pays où le moindre geste libre – prendre son amoureux par la main dans la rue – risque d'entraîner l'arrestation, l'examen gynécologique de la fille, les coups, le mariage forcé... Un pays où il faut beaucoup d'argent, de relations, d'obéissance, pour faire le moindre pas en avant. Ils se sentent coincés entre un Islam dénaturé, des traditions moyenâgeuses qui font force de loi, une modernité corrompue... A Téhéran, sur les buildings, immenses portraits des ayatollahs, des soldats morts pendant la guerre avec l'Irak. Il n'y a plus de fêtes, toutes les célébrations semblent funèbres et religieuses. Croire au changement ? Les élections semblent un jeu de dupe entre chou vert et vert chou. Une révolution ? Non, plus tard, peut-être, nous on n'y croit pas, la génération suivante, qui sait, ... si rien ne change, peut-être...

Les parents, c'est la « génération brûlée », celle qui a raté sa révolution contre le Shah, et s'adapte avec honte et impuissance à une société vide de sens – et peut-être, demain, en grand danger : que se passera-t-il après l'Irak ? Alors, pour vivre, beaucoup de parents espèrent que leurs enfants partiront ; pour qu'ils puissent aimer, penser, parler, s'ouvrir au monde, aux idées, tracer leur avenir...

Ces désirs simples, si élémentaires pour les enfants d'ici, pour ceux-là ça veut dire mourir, ou tenter sa chance ailleurs. Quand on demande l'asile politique pour ça, est-ce qu'on y a droit ?